

# Pourquoi n'y a-t-il pas de particuliers négatifs ?

## La conjecture de Horn revisitée

Jacques Moeschler

Département de linguistique, Université de Genève

Jacques.Moeschler@lettres.unige.ch

**Résumé :** Dans cet article, nous montrons que la conjecture de Horn, basée sur la théorie des implicatures scalaires, ne réussit que partiellement à expliquer l'absence de réalisations linguistiques de particuliers négatifs du carré logique aristotélicien. Nous montrerons que si la prédiction de la conjecture de Horn est correcte, son explication ne l'est pas. Nous proposerons une version alternative, qui renonce à la théorie des implicatures scalaires, et montrerons que la raison principale de l'absence de particuliers négatifs n'est pas liée à l'absence de lexicalisation de valeurs complexes, mais à l'absence de lexicalisation de contenus non calculables. Nous montrerons que les implicatures des particuliers négatifs ne sont pas calculables et que ce faisant ils ne peuvent pas être lexicalisés. Nous tirerons enfin les conséquences d'une telle conclusion sur la relation entre lexique et pragmatique.

**Summary :** In this article, I demonstrate that Horn's conjecture, based on the theory of scalar implicature, does not successfully succeed in explaining the linguistic non-realization of negative particulars. I'll show that, even if Horn's predictions are correct, his explanation is not. I'll propose an alternative version, whose main property is to renounce to a theory of scalar implicatures, and show that the main reason why there is no negative particular is not the complexity of what has to be lexicalized, but its calculability. I will demonstrate that the implicatures of negative particulars are not calculable and thus cannot be lexicalized. Finally, I'll draw the consequences of such a conclusion about the relation between lexicon and pragmatics.

### 1. Introduction

Dans cet article, nous nous proposons de discuter l'une des découvertes les plus importantes de la pragmatique contemporaine, que nous nommerons « la conjecture de Horn ». La conjecture de Horn (Horn 2004) est une stipulation importante de la théorie pragmatique, notamment dans sa relation à la logique formelle. Elle consiste, comme nous le verrons, à expliquer l'absence, dans toutes les langues naturelles, d'items lexicaux pour les particuliers négatifs. Cette conjecture a été proposée pour expliquer un manque de réalisation d'expressions comme *pas tous* ou *quelques...ne...pas*, qui constituent formellement des suites de mots ou d'expressions et non une expression lexicale unique, au contraire de *tous*, *quelques*, *aucun*, pour rester dans le domaine de la quantification.

Bien que la conjecture de Horn vaille pour tous les particuliers négatifs (Moeschler 2006), nous nous contenterons de la discuter à propos des seuls quantificateurs. Nous présenterons dans un premier temps la conjecture de Horn et ses implications, notamment sur le lexique et les langues naturelles (§ 2). Nous discuterons ensuite (§ 3) les implications formelles de la conjecture, notamment en montrant une conséquence importante de la conjecture de Horn, concernant le cœur des explications pragmatiques, à savoir la différence entre contenus vériconditionnels et contenus non vériconditionnels, avant d'expliquer les difficultés que rencontre son analyse (§ 4). Nous terminerons enfin (§ 5) en donnant une explication nouvelle de la conjecture de Horn, basée non pas sur la notion d'implicature scalaire, mais sur celle d'explicature (Wilson & Sperber 2004).

## 2. La conjecture de Horn

La conjecture de Horn est certainement l'une des hypothèses pragmatiques les plus intéressantes qui aient été formulées depuis l'apparition du tournant pragmatique (*pragmatic turn*), suite aux travaux fondateurs de Paul Grice dans les William James lectures de 1967, publiées en 1989 (Grice 1989). La contribution principale de Horn, déjà présente dans sa thèse de doctorat (Horn 1972), mais aussi dans son livre sur la négation (Horn 1989), est d'avoir cherché à montrer l'économie des systèmes linguistiques dans leur réalisation lexicale. Son article sur la négation (Horn 1985), par exemple, montre de manière convaincante pourquoi le traitement pragmatique de la négation, qui se situe dans une perspective monogliste vs ambiguïste, résout des questions classiques de négations interne et externe.

La conjecture de Horn se situe donc dans un programme de recherche clairement explicité par la pragmatique néo-gricéenne (Horn 1984, Levinson 2000, et plus récemment Horn à paraître) : le lexique ne doit pas inclure l'ensemble des informations responsables des significations en usage, en respectant le canon de Grice, formulé dans son fameux principe du rasoir d'Occam modifié (cf. Grice 1978, 188-189, Moeschler & Reboul 1994, 243) :

### Principe du rasoir d'Occam modifié

Les significations ne doivent pas être multipliées au-delà de la nécessité.

Ce programme de recherche vise donc à simplifier la description du lexique, en donnant des explications pragmatiques aux variations du sens des expressions linguistiques. Une expression est donc caractérisée par son contenu lexical, dont la contribution sémantique est principalement vériconditionnelle, et par ses propriétés pragmatiques, qui consistent à déclencher des implicatures conversationnelles, non vériconditionnelles. Parmi l'ensemble des implicatures gricéennes, ce sont les implicatures *conversationnelles généralisées* qui intéressent l'approche néo-gricéenne, dans la mesure où, bien qu'annulables, elles sont déclenchées par des expressions du lexique. On peut donc représenter de manière tout à fait générale le format de description sémantico-pragmatique du programme néo-gricéen de la manière suivante :

### Description lexicale de l'expression E

- a. sémantique :  $[[E]_{\langle a \rangle}] \in D_{\langle a \rangle}$  : la dénotation de l'expression E de type *a* appartient à l'ensemble des dénotations possibles des expressions de type *a* ;
- b. pragmatique :  $\text{occ}(E) \rightarrow E'$  : l'occurrence de l'expression E implique conversationnellement E'.

La conjecture de Horn se situe dans ce contexte. Elle concerne des expressions comme les quantificateurs, les connecteurs logiques, les adverbes temporels, qui peuvent tous se situer sur le carré logique de la manière suivante :

- A implique I, tout comme E implique O, i.e. si le premier est vrai, le second l'est aussi, l'inverse n'étant pas vrai.
- A et O sont contradictoires, tout comme I et E, i.e. ils ne peuvent être ni vrais ni faux ensemble.
- A et E sont contraires, i.e. ils ne peuvent pas être vrais ensemble.
- I et O sont sub-contraires, i.e. ils ne peuvent pas être faux ensemble.

A et I sont positifs, E et O sont négatifs, A et E sont des universaux et I et O sont des particuliers. La Figure 1 donne une représentation précise du carré logique (Horn 2004, 11) :

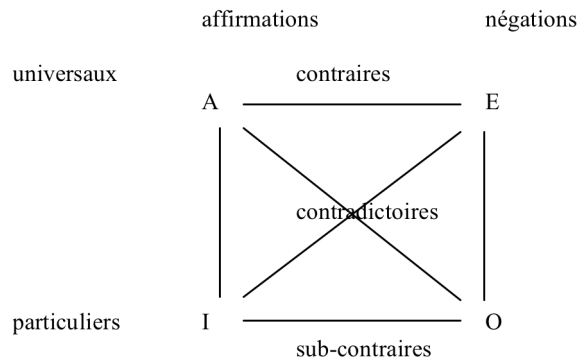


Figure 1 : le carré logique

Le point crucial, comme le montre la Figure 2, est que les langues naturelles ont toutes des expressions pour A (universaux positifs), E (universaux négatifs), I (particuliers positifs), mais pas pour O (particuliers négatifs).

A	I	E	O
<i>tous</i>	<i>quelques</i>	<i>aucun</i>	<i>*nitous</i>
<i>toujours</i>	<i>quelquefois</i>	<i>jamais</i>	<i>*nitoujours</i>
<i>les deux</i>	<i>l'un</i>	<i>ni l'un ni l'autre</i>	<i>*nideux</i>
<i>et</i>	<i>ou</i>	<i>ni</i>	<i>*niet</i>

Figure 2 : réalisations lexicales des universaux et particuliers positifs et négatifs

En d'autres termes, il n'y a pas de mots pour *pas et* (*\*niet*), *pas les deux* (*\*nideux*), *pas toujours* (*\*nitoujours*), et surtout *pas tous* (*\*nitous*). Ceci conduit à la généralisation de Horn que je formule sous la forme de la conjecture de Horn :

**Conjecture de Horn (Horn 2004, 11)**

Les langues naturelles ont tendance à ne pas lexicaliser les valeurs complexes, qui n'ont pas besoin d'être lexicalisées.

La prédiction de Horn est que *quelques...ne...pas* (comme *pas tous*) ne sera pas lexicalisé, ce qui est effectivement le cas. Le problème est que l'analyse de Horn n'explique pas en quoi un particulier négatif constitue une valeur complexe, et pourquoi, à l'opposé, un particulier positif sera, lui, lexicalisé.

Pour répondre à cette question, il est nécessaire d'introduire quelques éléments de la théorie des implicatures généralisées, qui s'est développée en grande partie grâce au travail fondateur de Gazdar (1979).

### 3. La théorie des implicatures scalaires

Nous allons maintenant introduire la notion clé permettant à Horn de fortifier sa conjecture, la notion d'implicature scalaire. La notion d'implicature scalaire est une spécification d'un type d'implicature gricéenne classique, les implicatures quantitatives. Gazdar a été le premier à montrer le rapport d'asymétrie entre les implicatures quantitative, déclenchée par la première maxime de quantité de Grice (1979, 61, « Que votre contribution contienne autant d'information qu'il est requis ») et les implications sémantiques. Gazdar constate en effet que pour les phrases contenant les connecteurs *quelques* et *tous* en (1), tout comme avec les connecteurs *et* et *ou*, les phrases (a) impliquent quantitativement les phrase (b), alors que les phrases (c) impliquent les phrases (d) et que les phrases (d) impliquent les phrases (a).

- (1) a. Quelques étudiants ont participé au colloque.
- b. Tous les étudiants n'ont pas participé au colloque.

- c. Quelques étudiants, et en fait tous, ont participé au colloque.
- d. Tous les étudiants ont participé au colloque.

- (2) a. Fromage ou dessert.
- b. Fromage ou dessert, mais pas les deux
- c. Fromage ou dessert, et en fait les deux.
- d. Fromage et dessert.

En d'autres termes, un locuteur qui utilise *quelques N* ne peut pas dire *tous les N*, bien qu'il puisse annuler cette implicature. Si en revanche il utilise *tous les N*, alors il implique logiquement *quelques N*. L'analyse de Gazdar est donc basée sur l'opposition entre implication, relation vériconditionnelle, et implicature, relation non vériconditionnelle. On peut formuler la généralisation suivante :

### Généralisation

- a. Un terme supérieurement lié  $F$  implique vériconditionnellement un terme inférieurement lié  $f$  :  $F \rightarrow f$ .
- b. Un terme inférieurement lié  $f$  implique scalairement la négation du terme supérieurement lié  $F$  :  $f \Rightarrow \neg F$ .
- c. Les termes liés forment une échelle quantitative  $\langle F, f \rangle$  : dans une échelle quantitative, le terme fort ( $F$ ) implique le terme faible ( $f$ ), qui implique la négation du terme fort.

Nous sommes maintenant en mesure de formuler de manière plus précise la conjecture de Horn :

### Conjecture de Horn (2)

- a. Les universaux sont les termes forts et impliquent les particuliers de même polarité, positive ou négative, définis comme termes faibles :  $A \rightarrow I, E \rightarrow O$ .
- b. Les particuliers implicite la négation du terme fort de même polarité :  $I \Rightarrow \neg A, O \Rightarrow \neg E$ .

L'analyse semble confirmée par les faits, comme le montrent les exemples (3) :

- (3) a. Tous les étudiants ont participé au colloque  $\rightarrow$  Quelques étudiants ont participé au colloque.
- b. Aucun étudiant n'a pas participé au colloque  $\rightarrow$  Quelques étudiants n'ont pas participé au colloque.
- c. Quelques étudiants ont participé au colloque  $\Rightarrow$  Il est faux que tous les étudiants ont participé au colloque.
- d. Quelques étudiants n'ont pas participé au colloque  $\Rightarrow$  Il est faux qu'aucun étudiant a participé au colloque.

Cependant, à y regarder de plus près, si la relation  $I \Rightarrow \neg A$  est intuitivement correcte, cela ne semble pas le cas de (3d), à savoir de la relation d'implicature  $O \Rightarrow \neg E$ . La question que nous aimerions poser est de savoir si (3d) est effectivement le cas. Nous répondrons par la négative et montrerons au contraire que la conjecture de Horn doit recevoir une explication différente : si les termes  $O$  (particuliers négatifs) ne sont pas lexicalisés, ce n'est pas par qu'ils dénotent des valeurs complexes, mais parce que leurs implicatures ne sont pas calculables. Nous arriverons ainsi à la conclusion que les possibilités des lexicalisations sont directement liées à la possibilité d'associer aux items lexicaux des inférences pragmatiques.

## 4. Le problème de la conjecture de Horn

Nous allons tenter de mettre à l'épreuve la conjecture de Horn, qui passe par son analyse des particuliers positifs et négatifs, et est basée sur la différences entre contenus vériconditionnels, produits par implication, et contenus non vériconditionnels, produits par implicature scalaire.

Si l'on revient aux relations d'implication, nous voyons que cette relation est consistante vériconditionnellement, à condition que pour les universaux positifs, la quantification ne soit pas sur un ensemble vide, car l'implication existentielle ne vaudrait pas :

- (4) a.  $\forall xFx \rightarrow \exists xFx$  : *tous les x sont F* implique *quelques x sont F*.
- b.  $\neg \exists xFx \rightarrow \neg \forall xFx = \exists x\neg Fx$  : *aucun x n'est F* implique *tous les x ne sont pas F* ou *quelques x ne sont pas F*.

Comme le montrent les implications de (4a-b), I et O, i.e. les particuliers positif et négatif, n'ont pas des conditions vérité identiques : l'existence d'au moins un  $x$  de propriété  $F$  est affirmé pour I, alors que l'existence d'au moins un  $x$  de propriété non- $F$  est affirmé pour O.

Or Horn donne l'analyse suivante des particuliers : l'affirmation d'un des sub-contraires (I ou O) implicite-Q(quantitativement) l'autre, étant donné que les subcontraires ne peuvent pas être faux ensemble. Ainsi, pour Horn, (5a) et (5b) implicite-Q (5c) :

- (5) a. Quelques hommes sont chauves.
- b. Quelques hommes ne sont pas chauves.
- c. Quelques hommes sont chauves et quelques hommes ne sont pas chauves.

Nous sommes donc en face du problème suivant : selon Horn, des énoncés ayant des conditions de vérité différentes (I et O) ont des implicatures-Q(quantitatives) identiques. Est-ce possible ? Pour vérifier si son analyse est correcte, il nous faut dans un premier temps vérifier sa consistance logique. Nous verrons que tel est bien le cas, mais que malheureusement, sa conséquence est assez dramatique pour la pragmatique. Nous proposerons alors une version alternative de la conjecture de Horn (§ 5).

La question qui vient tout de suite à l'esprit est de savoir pourquoi Horn donne une telle analyse des particuliers ? Normalement, dans une théorie des implicatures scalaires à la Horn, l'usage d'un terme faible d'une échelle de Horn implicite la négation du terme fort. Pourquoi donc relier les particuliers, positifs et négatifs, par implicature ? Pour répondre à cette question, nous devons dans un premier temps reprendre l'analyse des implicatures scalaires des particuliers, donnée en (6a) pour I et en (6b) pour O :

- (6) a.  $\exists xFx \rightarrow \neg \forall xFx = \exists x\neg Fx$
- b.  $\exists x\neg Fx \rightarrow \neg \exists xFx = \exists xFx$

On arrive donc à la conclusion que l'analyse de Horn est correcte : I implicite bien O et O implicite bien I, ce qui permet de conclure que I et O implicite-Q chacun la conjonction des deux. Si l'on essaie de comprendre ce que signifie cette implicature, on arrive au constat suivant : le contenu de l'implicature scalaire des particuliers, donné en (7), ne correspond à rien d'autre qu'aux conditions de vérité des sub-contraires, à savoir la contrainte selon laquelle les subcontraires ne peuvent pas être faux ensemble :

- (7) a.  $I \rightarrow I \& O$
- b.  $O \rightarrow O \& I$

En d'autres termes, dire *Quelques hommes sont chauves* implicite-Q *Quelques hommes sont chauves et quelques hommes ne sont pas chauves*, rendant impossible la situation où à la fois *Quelques hommes sont chauves* serait faux — ce qui correspondrait à la situation où *Aucun homme n'est chauve* — et *Quelques hommes ne sont pas chauves* serait faux — ce qui correspondrait à la situation où *Tous les hommes sont chauves*. En effet, il n'y a pas de monde possible où *Aucun homme n'est chauve* et *Tous les hommes sont chauves* sont vrais en même temps.

L'analyse logique, à savoir vériconditionnelle, de Horn semble correcte, d'où il devrait découler que son analyse pragmatique, à savoir l'analyse des implicatures-Q des particuliers négatifs, l'est également. Nous aimerions introduire ici un certain nombre de réserves, qui concernent en fait le rôle des implicatures dans les processus de compréhension. Nous montrerons rapidement que si l'analyse pragmatique est correcte pour les expressions positives, elle est problématique pour les négatives.

Reprenons l'analyse en termes d'implicature scalaire ou implicature-Q. L'analyse de Horn suppose que les échelles quantitatives (8) produisent les implications (9a et c) et les implicatures (9b et d) pour les exemples (10) et (11) :

- (8) a. <tous, quelques>
- b. <aucun, quelques...ne...pas>
- (9) a. tous les N  $\rightarrow$  quelques N
- b. quelques N  $\rightarrow$  pas tous les N
- c. aucun N  $\rightarrow$  quelques N ne...pas

d. quelques N ne...pas +> pas aucun N

- (10) a. Tous les linguistes connaissent la logique.  
b. Quelques linguistes connaissent la logique.  
c. Pas tous les linguistes connaissent la logique.

- (11) a. Aucun linguiste ne connaît la logique.  
b. Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.  
c. Il est faux qu'aucun linguiste ne connaît la logique.

Dans cette analyse classique, en (10) et (11), les phrases (a) impliquent les phrases (b), et les phrases (b) impliciter-Q les phrases (c). Or si l'échelle de Horn (8a) est envisageable, à savoir si l'implicature (9b) est vraie, il n'en va pas de même pour l'échelle négative (8b), la relation (9d) et l'implicature-Q de (11b) à (11c). En d'autres termes, nous disons que l'implicature d'un particulier négatif n'est pas inférable.

Supposons qu'un locuteur dise (11b), reproduit en (13) :

(13) Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

Peut-on raisonnablement affirmer qu'il voulait dire qu'il est faux qu'aucun linguiste ne connaît la logique ? Cela semble bizarre même dans un contexte polémique, où un locuteur voudrait impliciter la négation de (11a) en affirmant (11c) : c'est au contraire (10b) qui serait utilisé, étant donné que E et I sont contradictoires :

- (14) Anne : Aucun linguiste ne connaît la logique.  
Jacques : Si, je connais quelques linguistes qui connaissent la logique : Larry, Deirdre, Nicolas.  
Jacques : ?? Si, je connais quelques linguistes qui ne connaissent pas la logique : Georges, Charles, Ronald.

Il semble donc difficile d'admettre qu'en utilisant un particulier négatif, le locuteur veuille impliciter-Q la négation de l'universel négatif. La question est dès lors de savoir ce que le locuteur veut dire avec un particulier négatif.

Si l'on regarde simplement la dénotation d'une phrase comme (14), on peut, de manière ensembliste, la représenter de la manière suivante (Figure 3) :

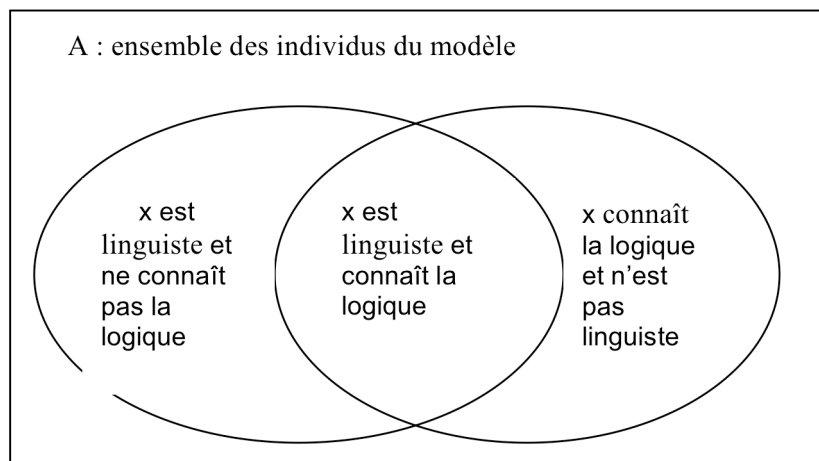


Figure 3 : représentation ensembliste du contenu de (14)

La représentation ensembliste montre que ce que signifie (13) n'est pas la fausseté d'*Aucun linguiste ne connaît la logique*, mais plutôt que d'autres linguistes connaissent la logique. Nous serions donc dans une situation à la fois défavorable et favorable pour l'analyse de Horn. En effet, il semble que ce que communique (13) est bien quelque chose comme (15a), mais pas quelque chose comme (15b), ce qui montre que si l'analyse que Horn fait des sub-contraires est correcte, du point de

vue vériconditionnel, son analyse des aspects non vériconditionnels, à savoir de l'implicature-Q, ne l'est pas :

- (15) a. Quelques linguistes connaissent la logique.
- b. Il est faux qu'aucun linguiste ne connaît la logique.

Peut-on alors affirmer que Horn a raison dans son analyse des sub-contraires (les particuliers) et tort dans son analyse des échelles scalaires ? La situation est un peu plus compliquée, car s'il avait tort sur l'analyse des implicatures-Q, cela ne pourrait concerner que l'échelle négative. En effet, nous n'avons pour l'instant rien à objecter à l'analyse en termes d'implicatures scalaires des particuliers positifs, et l'échelle <tous, quelques> semble fonctionner. Mais que dire alors de l'échelle des négatifs, à savoir <aucun, quelques...ne...pas> ? Une remarque immédiate s'impose : alors que les échelles quantitatives relient des unités lexicales (c'est la raison pour laquelle elles sont à l'origine des implicatures généralisées), l'échelle des négatifs ne relie pas des unités lexicales, mais une unité et une construction. On peut donc sérieusement mettre en doute la légitimité d'une telle échelle, car cela voudrait dire que les mécanismes à l'origine des implicatures généralisées peuvent être des constructions grammaticales, tout comme la construction (16a), à l'origine de la présupposition (16b):

- (16) a. Hans est grand pour un Appenzellois.
- b. Les Appenzellois sont petits.

Si cependant on accepte que les implicatures généralisées puissent être le résultat de constructions grammaticales, comme c'est le cas dans les analyses récentes de la disjonction et des constructions de mesure de Fox (Fox 2006, Fox & Hackl à paraître), on arrive à la conclusion qu'une théorie des implicatures scalaires peut se passer des échelles de Horn.

On est donc dans la situation suivante : les implicatures scalaires des particuliers négatifs ne sont pas le résultat d'une échelle quantitative, mais de leur statut de sub-contraire. C'est ce dernier point que nous aimerions maintenant approfondir, tant pour les particuliers négatifs que positifs.

L'analyse scalaire de Horn conduit en fait à la conclusion suivante : les particuliers, positifs ou négatifs, ont les mêmes implicatures, quand bien même ils n'ont pas les mêmes conditions de vérité. Nous répétons ici ces données, où (17a) et (17b) implicitent-Q (17c) :

- (17) a. Quelques linguistes connaissent la logique.
- b. Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.
- c. Quelques linguistes connaissent la logique et quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

On peut cependant adresser trois objections à cette analyse :

1. Peut-on vraiment affirmer que le locuteur, en affirmant (17a) ou (17b), veuille dire (17c) ? Encore une fois, si l'on revient à l'analyse sémantique de ce que dénote chacune de ces phrases, il semble que la phrase sub-contraire soit impliquée vériconditionnellement, mais pas implicite. Si l'on devait utiliser les vrais ressorts de la théorie gricéenne, il faudrait comprendre *quelques*, dans chacune de ces phrases, comme *quelques seulement*, à savoir comme une restriction, une faible quantité ou encore une quantité plus faible que ce que l'on pourrait atteindre. Maintenant, la présence ou l'absence de la négation joue un rôle considérable dans la compréhension de la phrase : la phrase négative contraste automatiquement avec la phrase positive, ce qui n'est pas le cas de la phrase positive.

2. La deuxième objection tient au fait que si ces phrases avaient des implicatures identiques, on ne comprendrait pas pourquoi le locuteur choisirait l'une plutôt que l'autre pour communiquer ce qu'il veut dire. On est donc dans une situation très embarrassante : que l'on choisisse la phrase positive ou la phrase négative, on dit la même chose. Manifestement, cela est faux, du point de vue vériconditionnel en tout cas. Comme le montre la Figure 3, ces phrases n'ont pas les mêmes conditions de vérité, et à moins d'admettre que les implicatures ne sont pas dépendantes de ce qui est dit, elles ne peuvent communiquer les mêmes informations, et donc avoir les mêmes implicatures.

3. Enfin, et c'est l'objection la plus importante, les implicatures des sub-contraires sont une *conjonction de propositions*, respectivement I & O. Or il faudrait, pour que la proposition complexe I & O puissent recevoir un statut d'implicature, que son contenu soit plus spécifique que respectivement I et O. Or peut-on dire que la conjonction des deux subcontraires soit plus spécifique que l'un des deux? La conjonction I & O donne l'ensemble des linguistes parmi lesquels il faut chercher les quelques linguistes connaissant la logique et les quelques linguistes ne connaissant pas la logique, ce qui donne un ensemble d'individus plus grand que le sous-ensemble des linguistes qui connaissent la logique ou le sous-ensemble des linguistes qui ne connaissent pas la logique. Dans notre exemple, à partir de la Figure 3, nous aurions comme résultat de l'implicature à la Horn le sous-ensemble (18c) constitué de l'union des sous-ensemble (18a) et (18b) (cf. Figure 4) :

- (18) a. [[quelques linguistes ne connaissant pas la logique]] = {Georges, Charles, Ronald}  
 b. [[quelques linguistes connaissant la logique]] = {Larry, Deirdre, Nicolas}  
 c. [[quelques linguistes ne connaissant pas la logique et quelques linguistes connaissant la logique]] = {Georges, Charles, Ronald, Larry, Deirdre, Nicolas}

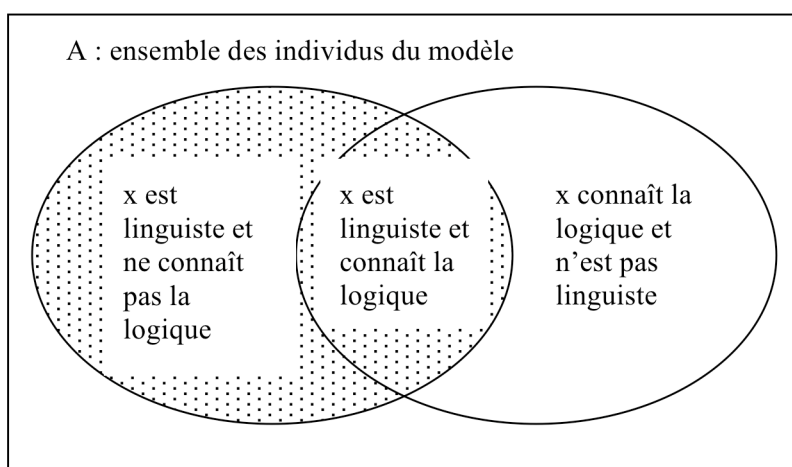


Figure 4 : dénotation de l'implicature-Q de I et de E

Peut-on cependant supposer un seul instant que l'ensemble d'individus décrit par une implicature scalaire soit plus grand que l'ensemble d'individus correspondant à la description sémantique (la dénotation) de la phrase ? La réponse est évidemment négative, et la conclusion que cette analyse est défectueuse. Il est temps maintenant de proposer une analyse différente.

## 5. Une solution alternative

La conjecture de Horn stipule que la lexicalisation de *quelques...ne...pas* n'est pas nécessaire, étant donné que les langues naturelles n'ont pas tendance à lexicaliser les valeurs complexes. Horn reconnaît en effet que le contenu sémantique et pragmatique d'un particulier négatif (au contraire de celui d'un particulier positif) est complexe et que, de ce fait, il ne doit pas être lexicalisé.

J'aimerais proposer une version moins forte de la conjecture de Horn, stipulant simplement que le contenu d'un particulier négatif n'est *pas possible*. Voici donc la version revisitée de la conjecture de Horn :

### Conjecture de Horn revisitée

Ne lexicalisez que les concepts dont les spécifications sont calculables.

La formulation fait intervenir des termes nouveaux : je ne parle pas de contenu, mais de *concepts*, de *calculabilité* et de *spécification*. Examinons chacun de ces termes :

- a. Nous parlons de lexicalisation de *concept* et non de contenu, car la question principale est d'expliquer comment les langues naturelles expriment lexicalement les concepts qui sont les constituant du langage de la pensée. Un quantificateur est pour nous l'expression linguistique d'un

concept de quantité dont il fixe, sur un ensemble d'individus, la valeur. Par exemple, *quelques N* ne peut être utilisé que si le nombre de N est au moins égal ou supérieur à deux.

b. La *calculabilité* est la notion pragmatique majeure de notre approche. Nous faisons en effet l'hypothèse que l'interprétation pragmatique est le résultat d'un enrichissement, et que ce que les approches néo-gricéennes appellent *implicatures généralisées* ne sont que des *enrichissements de la forme logique de l'énoncé*, à savoir des *enrichissement non libres*, structurellement associés à des items lexicaux.

c. Le niveau de calculabilité n'est pas celui de l'*implicature*, mais de l'*explicature*, à savoir la forme propositionnelle complète de l'énoncé. Nous faisons en effet l'hypothèse que ce que les approches néo-gricéennes appellent *implicatures généralisées* sont en fait des *explicatures* de la forme logique (Carston 2002 et 2004 pour une argumentation détaillée). Nous donnons ainsi les explicatures des énoncés (17a-b) de la manière suivante :

(19) a. Quelques linguistes connaissent la logique.

b. Quelques linguistes seulement connaissent la logique.

(20) a. Quelques linguistes ne connaissent pas la logique.

b. Quelques linguistes seulement ne connaissent pas la logique.

Le premier avantage de cette analyse est qu'elle permet de rendre compte de la comptabilité entre (19a) et (20a). Si la proposition exprimée par (19a) est (19b), alors il n'est pas surprenant qu'elle soit compatible avec (20a), la réciproque valant.

Le second avantage de cette approche est qu'elle permet de donner un contenu à ce qui est calculable. Dans l'approche pertinentiste que nous défendons, est calculable ce qui est pertinent, à savoir ce qui produit un effet cognitif positif compensant les efforts cognitifs. Un effet positif est provoqué par l'ajout d'une information nouvelle ou par la modification d'une information ancienne, la pertinence étant définie par le rapport entre effet positif et effort cognitif (plus un énoncé produit d'effets, plus il est pertinent ; plus un énoncé demande d'efforts de traitement, moins il est pertinent). La pertinence de (19a) est donc liée à l'effet positif (19b), tout comme la pertinence de (20a) à l'effet (20b). Le point important est qu'il n'est nécessaire de tirer ni de (19a) ni de (20a) une implicature scalaire de nature propositionnelle, correspondant respectivement à la négation des universaux positif et négatif. Ici, l'enrichissement pragmatique ne concerne que le quantificateur *quelques*, enrichi en *quelques seulement*. Ceci explique que l'autre formulation de O, à savoir (21a), est difficilement acceptable en français, parce qu'elle se comprend comme (21b), difficile à traiter, et qu'elle est souvent réalisée linguistiquement par (21c), qui peut recevoir une interprétation différente de (21b), à savoir (21d) :

(21) a. Pas tous les linguistes connaissent la logique.

b. Il est faux que tous les linguistes connaissent la logique.

c. Tous les linguistes ne connaissent pas la logique.

d. Aucun linguiste ne connaît la logique.

Or (21c) est beaucoup plus fort que (21a), puisqu'il correspond à E (*aucun*), alors que (21a), à savoir O, signifie simplement qu'il existe au moins un linguiste qui ne connaît pas la logique, ce que ne signifie pas (21d) — il n'y a pas de linguiste qui connaisse la logique.

Nous arrivons ainsi à une proposition très différente de celle de Horn. Notre conclusion est que les particuliers positifs et négatifs ne communiquent pas des implicatures scalaires, mais simplement des *spécifications pragmatiques*, qui concernent la restriction de la signification du quantificateur *quelques* en *quelques seulement*, que la phrase soit positive ou négative. Dès lors, la question de la calculabilité d'une construction complexe ne se pose plus, et nous comprenons alors pourquoi nous représentons au niveau des explicatures ce que Horn traite au niveau des implicatures-Q. Comme nous l'avons vu, les implicatures-Q de Horn ne sont que des implications logiques, vériconditionnelles, à savoir des aspects vériconditionnels du sens des énoncés. Or c'est exactement ce à quoi nous arrivons dans notre interprétation pragmatique en termes d'explicature : la restriction pragmatique de *quelques* à *quelques seulement* bloque l'interprétation universelle de *quelques* : dans une quantification non vide, *quelques x* est compatible avec *tous les x*.

Nous arrivons ainsi à la conclusion que les particuliers négatifs ne sont pas le lieu d'implicatures-Q ou scalaires, mais qu'au contraire ils déclenchent des explicatures basiques, i.e. propositionnelles, restreignant la quantification. Reste à expliquer pourquoi la lexicalisation de *quelques...ne...pas* n'est pas, comme nous l'avons dit, possible.

La dernière analyse proposée devrait simplement maintenir la proposition de Horn (« la lexicalisation de *quelques...ne...pas* n'est pas nécessaire »). Nous voudrions cependant faire une proposition générale, qui permette de faire la part entre la syntaxe, le lexique et la pragmatique. Pour nous, la lexicalisation suppose la traduction d'un concept dans une forme linguistique telle que son usage donne lieu à des variations de sens calculables dans les contextes appropriés. Ainsi, *quelques* est un bon candidat, car il peut couvrir un très grand nombre de sous-ensembles, en fonction de ce que le locuteur veut dire :

- (23) a. Quelques étudiants, une dizaine, ont réussi.  
 b. Quelques citoyens, plusieurs centaines, sont descendus dans la rue.  
 c. Quelques linguistes, moins de cent, connaissent la logique.

En revanche, il semble difficile de trouver un mot qui voudrait à lui seul restreindre la portée de *quelques* appliquée à la négation d'un prédicat, et couvrir ainsi la partie non hachurée de la figure 5 :

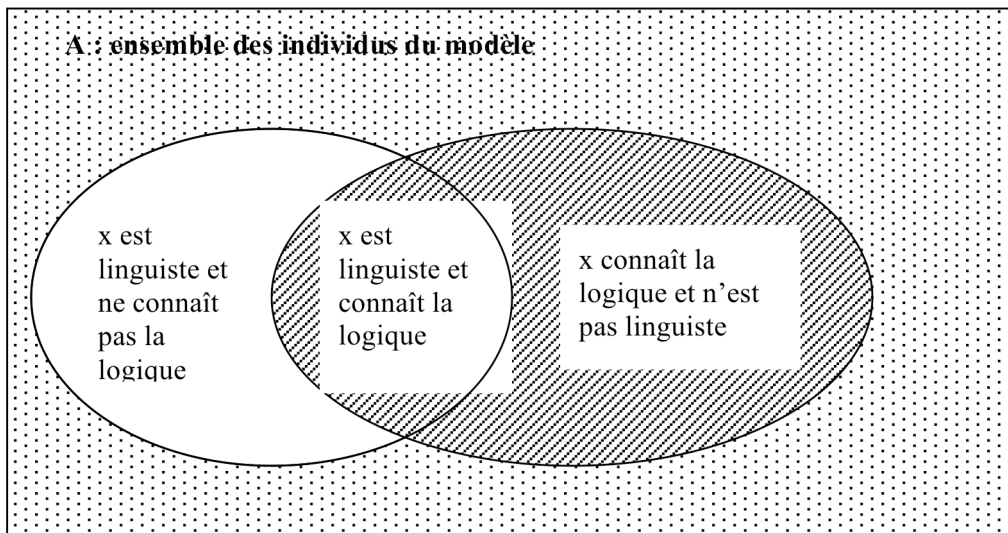


Figure 5 : représentation ensembliste de *quelques...ne...pas*

On en arrive ainsi à l'hypothèse selon laquelle *quelques...ne...pas* ne peut pas faire l'objet d'une lexicalisation et que seule une construction syntaxique permet de communiquer l'explicature *quelques seulement...ne...pas*. En d'autres termes :

- a. Un concept n'est lexicalisé que si ses explicatures sont calculables.  
 b. Si un concept n'est pas calculable, alors la syntaxe prend le relais.  
 c. La pragmatique intervient pour enrichir la représentation logique associées aux concepts et aux constructions syntaxiques.

## 6. Une brève conclusion

Comme nous l'avons vu, la conjecture de Horn fait des prédictions correctes sur l'inexistence des particuliers négatifs, mais ne décrit ni n'explique correctement leurs propriétés. Nous sommes arrivé à la conclusion que les particuliers négatifs ne sont associés à aucune implicature généralisée, mais donnent lieu au contraire à des explicatures, i.e. des enrichissements pragmatiques de nature propositionnelle ou vériconditionnelle. En troisième lieu, nous avons mis en question la légitimité d'un traitement en termes d'implicatures scalaires du carré logique, la théorie des implicatures scalaires ne pouvant, dans le meilleur des cas, n'expliquer que les relations entre particuliers et universaux positifs. Nous tirons ainsi la conclusion que la théorie des implicatures scalaires a fait long

feu, et qu'il est nécessaire de la remplacer par une théorie pragmatique vériconditionnelle robuste, à savoir une théorie des explications généralisées.

## Références bibliographiques

- Carston R. (2002), *Thought and Utterances. The Pragmatics of Explicit Communication*, Oxford, Blackwell.
- Carston R. (2004), « Relevance Theory and the Saying/Implicating distinction », in L.R. Horn & G. Ward (éds.), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, p. 633-656.
- Fox D. (2006), *Free choice disjunction and the theory of Scalar Implicatures*, MIT, ms.
- Fox D. & Hackl M. (à paraître), « The universal density of measurement », *Linguistics & Philosophy*.
- Gazdar G. (1979), *Pragmatics. Implicature, Presupposition, and Logical Form*, New York, Academic Press.
- Grice H.P. (1978), « Further notes on logic and conversation », in P. Cole (éd.), *Syntax and Semantics 9 : Pragmatics*, New York, Academic Press, 41-58.
- Grice H.P. (1979), « Logique et conversation », *Communications*, 30, p. 57-72.
- Grice H.P. (1989), *Studies in the Ways of Words*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Horn L.R. (1972), *On the Semantic Properties of Logical Operators in English*, Bloomington, IULC.
- Horn L.R. (1984), « Towards a new taxonomy for pragmatic inference : Q-based and R-Bases implicatures », in D. Schiffrin (éd.), *Meaning Form and Use in Context : Linguistic Applications (GURT' 84)*, Washington, Georgetown University Press, p. 11-42
- Horn L.R. (1985), « Metalinguistic negation and pragmatic ambiguity », *Language*, 61, 1, p. 121-174
- Horn L.R. (1989), *A Natural History of Negation*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Horn L.R. (2004), « Implicature », in L.R. Horn & G. Ward (éds.), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, p. 3-28.
- Horn L.R. (à paraître), « The border wars : a neo-gricean perspective », in K. von Hensinger & K. Turner (éds.), *Where Semantics Meets Pragmatics*, Amsterdam, Elsevier.
- Levinson S.C. (2000), *Presumptive Meanings. The Theory of Generalized Conversational Implicatures*, Cambridge (Mass.), MIT Press.
- Moeschler J. (2006), « Négation, polarité, asymétrie et événements », *Langages*, 162, p. 90-106.
- Moeschler J. & Reboul A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Wilson D. & Sperber D. (2004), « Relevance Theory », in L.R. Horn & G. Ward (éds.), *The Handbook of Pragmatics*, Oxford, Blackwell, p. 607-632.